

Maria-Cristina Pitassi (dir.), *Firmin Abauzit (1679-1767): production et transmission des savoirs d'un intellectuel au siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, Vie des Huguenots n° 93, 2022, 250 p.

in *xviii.ch. Revue suisse d'études sur le XVIIIe siècle*, 14 (2023), p. 142-144

Cet ouvrage jette une lumière bienvenue sur un personnage particulièrement insaisissable. Célèbre de son vivant sans avoir pourtant attaché son nom à une publication qui aurait fait date, largement reconnu comme un homme de grand savoir, sans avoir jamais occupé d'autre fonction académique que celle de bibliothécaire surnuméraire et non salarié, pillé par Voltaire et ardemment loué par Rousseau, notamment dans une note fameuse de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* qui a sans doute fait beaucoup pour sa réputation posthume, Firmin Abauzit demeure pourtant énigmatique à plus d'un titre. Ses idées religieuses sont par exemple difficiles à saisir puisqu'il pratique, comme cela ressort de plusieurs contributions de cet ouvrage, une sorte de nicodémisme de l'hétérodoxie : il cultive en effet un quant à soi tout à fait significatif vis-à-vis de l'orthodoxie en vigueur à Genève, exposant par exemple dans certains de ses textes des conceptions qui vont à l'encontre de la confiance placée par la Réforme dans les Écritures, tout en montrant extérieurement les signes d'une parfaite conformité aux doctrines et aux usages officiellement approuvés dans la cité. Sans doute par prudence, mais également dans l'intention de conserver une plus grande liberté de penser et d'écrire, peut-être aussi simplement par modestie, il refuse la plupart du temps que ses écrits soient imprimés, tout en acceptant cependant qu'ils circulent de manière étendue dans leur version manuscrite et en laissant échapper un certain nombre d'entre eux vers une publication anonyme.

Dans ces conditions, les contributeurs à ce volume, adoptent différentes stratégies pour tenter de saisir le personnage, ses convictions ou son statut dans le monde savant. Plusieurs prennent le parti d'examiner en profondeur un seul des textes qui peut être attribué à Abauzit. Daniel Barbu et Philippe Borgeaud s'attaquent ainsi à ses *Réflexions sur l'idolâtrie*, un texte de jeunesse, dont ils commentent les raisonnements à la lumière [143] des débats de la fin du XVIIe siècle et du début du siècle suivant sur la tolérance. Comme pour brouiller les pistes et souligner encore la complexité du personnage, Yves Krumenacker examine de son côté un écrit qui relève, à première vue, plutôt du genre de la controverse que de la défense d'un idéal de tolérance. La *Lettre à une dame touchant les dogmes de l'église romaine*, un des rares textes publiés du vivant d'Abauzit (1723), oppose en effet de manière assez classique la solidité des fondements scripturaires de la théologie réformée au caractère incertain de la doctrine catholique, alors même que dans son *Discours historique sur l'Apocalypse*, que plusieurs contributions évoquent au passage, il remet en cause le caractère canonique de ce texte et ouvre ainsi la voie à une remise en cause plus large du caractère révélé des textes bibliques... On peut cependant se demander, à lire l'analyse d'Yves Krumenacker, dans quelle mesure l'opposition des doctrines réformée et catholique qu'Abauzit dresse dans ce texte ne constitue pas au fond une mise en scène et que sa véritable intention ne consisterait pas en réalité davantage à confronter ces corpus dogmatiques au « christianisme purement spirituel » et « plus socinien que véritablement réformé » (67), dont il cherche en fait à prendre la défense et qui représente – et c'est là que réside l'apparent paradoxe – l'une des sources de sa réflexion sur la tolérance. Jacopo Agnesina compare pour sa part de manière très rigoureuse *The Rights of the Christian Church Asserted* (1715) du *free-thinker* Matthew Tindal aux « Extraits » qu'en tire Abauzit, mesurant les points de distance et de convergence entre les conceptions des deux penseurs. Il démontre ainsi que c'est notamment dans la confrontation avec la pensée de Tindal qu'Abauzit a construit sa propre conception des rapports entre Église et État et des limites qu'il convient selon lui d'assigner à l'une et l'autre dans leur activité d'encadrement de la liberté religieuse. On le voit, la question de la tolérance constitue une thématique transversale dans l'ouvrage qui parvient ainsi à mettre en évidence que le personnage d'Abauzit, trop peu étudié jusqu'ici, mérite que l'on s'intéresse à lui, notamment en tant que jalon historique d'un débat européen sur cette thématique.

Adoptant un point de vue différent, Luisa Simonutti et Martin Rueff s'interrogent sur le statut qu'Abauzit a revendiqué ou qu'on lui a assigné. La première accomplit une vaste traversée du corpus

éclectique des écrits d'Abauzit qui passe au cours de sa carrière d'une forme de savoir à une autre déroutant ainsi ceux qui chercheraient à dégager la cohérence de son parcours. Elle démontre par là combien il est difficile de voir en lui exclusivement « un modèle parfait du philosophe », « un bon critique » ou encore « un socinien caché » (71). Le second prend prétexte de la note insérée dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* où figure l'éloge d'Abauzit pour montrer que l'ouvrage dans son ensemble mène une réflexion sur la posture du « vrai philosophe » et sur la nature de la philosophie elle-même. Enfin, trois autres contributions choisissent encore une stratégie différente pour cerner Abauzit et sa production en posant la question de sa relation à l'écrit. Dinah Ribard questionne le rapport d'Abauzit à la publication et au statut d'auteur. Maria-Cristina Pitassi reconstitue de manière aussi détaillée que l'état des sources le permet l'histoire compliquée et conflictuelle des deux éditions des écrits d'Abauzit qui ont été publiées dans les années qui ont suivi sa disparition. Barbara Roth-Lochner fait finalement le point sur la généalogie complexe de la collection des manuscrits d'Abauzit, progressivement déposés, du XVIIIe au XXe siècle, à la Bibliothèque de Genève. La description matérielle de l'état de cette collection à laquelle elle se livre permet d'éclairer certains aspects des méthodes de travail d'Abauzit et fournit par conséquent des indications très utiles sur la fabrication des savoirs au XVIIIe siècle. Il aurait sans doute été utile de placer ces contri[144]butions au début du volume. Elles contiennent en effet des mises au point très solides sur certains aspects de l'histoire des textes d'Abauzit que d'autres contributions ont parfois tendance au contraire à brouiller. On peine ainsi, à la lecture de certaines d'entre elles, à se faire une idée claire des textes qui ont été publiés de son vivant et de ceux qui ont été imprimés de manière posthume et, par conséquent, de la position qu'il a, en définitive, adoptée par rapport à la question de la publication de ses œuvres ; la première note de la contribution de Maria-Cristina Pitassi règle pourtant la question en dressant la liste de tous les textes publiés du vivant de leur auteur, « certains à son insu et d'autres avec son consentement ». De façon analogue, certaines contributions laissent entendre au sujet des deux éditions posthumes des œuvres d'Abauzit, que l'une aurait été imprimée à Genève et l'autre à Londres, alors que l'enquête de Maria-Cristina Pitassi établit à nouveau très clairement que la mention de Londres constitue une fausse adresse pour une édition publiée en réalité à Amsterdam. Il faut souhaiter que cet ouvrage, avec les clarifications qu'il renferme sur la production écrite d'Abauzit, sa postérité et sa réception, puisse susciter de nouvelles études. S'il est en effet une démonstration que les études qu'il réunit parvient à faire dans leur ensemble, c'est celle, d'une part, de la complexité de la pensée d'Abauzit et, de l'autre, de l'étendue des formes de connaissance auxquelles il a consacré ses heures d'étude. Alors que la théologie et la philosophie concentrent ici l'attention des contributeurs, le corpus de ses textes éclaire l'état des connaissances dans bien d'autres registres des sciences.